

de la mode française (Adolf Reichwein, *China und Europa im achzehnten Jahrhundert*, Berlin, 1923, p. 43 sqq.). Les manufactures françaises et autres produisaient à ce temps une grande quantité des étoffes imitant le „goût“ chinois. L'apport de l'Inde ne fut pas négligeable dans la décoration de ces étoffes. Par conséquent, on connaît des tissus dont le décor est assez compliqué quoique, en général, assez facile à comprendre. Notre tissu est un exemple de ce courant d'art européen qui dépendait de l'Orient, mais dont la valeur artistique est assez restreinte.

BASILE NIKITINE

MES REMINISCENCES POLONO-ORIENTALES

(Notes autobiographiques)

Минувшее проходит предо мною,
Болнуясь как море океан.

(Борис Годунов, Пушкин)

Je me demand souvent, comment se fait-il que, né en Pologne (1. 1. 1885) à Sosnowiec, près de l'endroit dit „Drei Kaiser Ecke“ où se rencontraient alors les frontières à la Russie, à l'Autriche et à l'Allemagne, c'est à dire dans un coin on ne peut plus occidental, je me sentis très jeune attiré par l'Orient ce qui explique ma carrière d'orientaliste. Quand je cherche à en découvrir les raisons, une de celles-ci et incontestablement très importante, car elle touche à mon enfance, est l'influence exercée sur mon imagination par les romans de H. Sienkiewicz, dans lesquels il décrit les *Campi Deserti* ou Dzikie Pola, les aventures de Zagłoba et de Wołodyjowski, les Tatars de Crimée, le jasyr, les białogłowy etc. Ceci d'autant plus que ma grand'mère maternelle (née Kosińska, de Mazowsze; primo voto Stefanowska, secundo Szymanowska)¹ était propriétaire de l'immeuble Nr 2 de la rue Zapiecek et des fenêtres de son appartement on voyait aussi bien la place de marché de Stare Miasto que la rue Świętojańska où se trouvait la cathédrale sous le vocable de Saint Jean. La célèbre cave à Fukiér, connue pour son hydromel et *nullum vinum nisi hungaricum, Hungariae natum, Varsaviae educatum*, nectaires auxquels mes amis, Wołodyjowski et Zagłoba, rendaient souvent hommage quand il venaient dans la capitale, était voisine de la maison de

¹ J'ajoute que mon oncle, Jan Szymanowski, avait épousé une dame dont le nom de famille m'échappe, mais qui écrivait sous le pseudonyme d'Anatol Krzyżanowski.

ma grand'mère. Zapiecek était en outre tout près de Plac Zamkowy et de l'ancien château royal, dans les jardins duquel Zagłoba eut des démêlés que l'on sait avec des singes. Bref, une ambiance inoubliable qui cadrerait si bien aux mes lectures. Plus tard, sur cette toile de fond, ornée par Sienkiewicz, s'étaient ajoutées pour moi les impressions de mes excursions en Crimée, notamment à Bagtchésaray, où plane le souvenir de la belle captive des khans, Marie Potocka, chantée par Mickiewicz.

Au Caucase, quand je parcourais à pied la fameuse route militaire de Géorgie reliant Vladikavkaz à Tiflis, j'ai eu aussi une rencontre avec des Polonais, mais je n'en garde pas un souvenir agréable. De quoi s'agissait-il? Tout simplement de l'ascension au mont Kazbek décidée par nous, trois potaches de Varsovie en excursion, d'accord avec le guide, un montagnard Ingouch, qui logeait aux abords du glacier de Devdorak pour en surveiller le glissement. Pour une pièce d'or de 10 roubles, touchée à l'avance, il s'était engagé à nous conduire au sommet. Or, deux ingénieurs, sous le contrôle de qui se trouvait la route, étaient aussi montés jusqu'à la maison de l'Ingouch où, innocemment et sans nous douter de rien, nous nous attendions à effectuer le lendemain notre ascension, ce dont nous avons mis au courant les ingénieurs, un peu étonnés de nous rencontrer là. „Qu'est ce que vous racontez, vous êtes fous! Monter au Kazbek en Juin quand les avalanches sont fréquentes et la neige molle!“ Défense absolue à l'Ingouch de nous conduire là-haut. Nos rêves à grandeur s'évanouissaient. J'ajoute que les ingénieurs étaient des Polonais et catholiques, ce qui motivait leur présence sur la route, où nous avons d'ailleurs aperçu un arc de triomphe dressé à l'occasion de la visite qu'un évêque catholique rendait à ses ouailles au Caucase...

Ceci se passait en 1903. Je décrochai mon „attestation de maturité“ l'année suivante et dès l'automne 1904, commençai mes études à Moscou, à l'Institut Lazarev des Langues Orientales. J'y rencontrai un autre „varsovien“, Michel Bojarski, mon cher ami depuis cette date, ainsi que Pierre Rogalski, notre aîné, d'origine polono-ukrainienne, avec qui une amitié sincère me lia aussi. Plus tard, il y eut également Dworakowski, orientaliste malgré lui: pour des raisons politiques il fut obligé de quitter l'Institut Polytechnique à Varsovie et vint échouer à Moscou pour

y obtenir un diplôme universitaire à notre Institut. En 1905, je passai l'été à Constantinople; en 1906, toute notre compagnie avec quelques autres collègues s'est trouvée d'abord en Italie, où nous parcourûmes la Riviera di Ponente, et après un crochet à Tunis et à Naples, vinmes à Paris où je suivis le cours de Turc chez Barbier de Meynard et l'arabe chez Derenbourg, que Bojarski fréquenta aussi, alors que Rogalski fut attiré par le charme des gitanes et s'en fut à Barcelone.

L'année 1907 fut celle où Rogalski et moi visitâmes la Bulgarie. De Roussé (Rouchtchouk) sur le Danube via Razgrad, à travers le district de Deli Urman, par Guéchovo, nous atteignîmes le Balkans et de Kazan descendîmes sur Sliven, où nous fîmes une halte de trois jours dans une hospitalière famille bulgare de Sallabachev, dont je rencontrai le fils à bord du bateau qui remontait le Danube de Reni à Roussé et il m'invita à venir chez lui.

C'était une randonnée inoubliable que cette visite de la Bulgarie à pied. Après Sliven c'était Nova, puis Stara Zagora, Kazanlyk, Chipka, Kalofère, nouvelle traversée des Balkans, Sevelyevo, Trnovo et enfin, j'arrive à Sofia, car c'est là que nous rencontrâmes le prof. Grzegorzewski, rencontre combien agréable et riche d'enseignements. Elle eut lieu à la Bibliothèque Nationale, chez son Directeur, le poète Petko Slaveïkov qui nous présenta à Grzegorzewski, venu le voir quand nous étions là, en train de raconter à Slaveïkov, visiblement enchanté, notre Odyssée. Le savant turcologue polonais se montra aussi vivement intéressé par notre récit, ceci d'autant plus que si nous ne connaissions que quelques bribes de bulgare par contre notre polonais parut irréprochable. Si bien qu'aussitôt Grzegorzewski nous invita chez lui. On dégusta ensemble de l'excellent petit vin blanc et on dégusta encore davantage les traductions de quelques *firman*s turcs que Grzegorzewski nous fit entendre. Ces documents furent traduits en un polonais de l'époque correspondante. Le Professeur nous apprit que son séjour en Bulgarie a, entre autres, pour but de rechercher la tête de Ladislas Warneńczyk. Il me sera permis d'entrer ici dans quelques détails concernant ce prince et son surnom.

Le règne de Ladislas V Jagellon avait été marqué à l'intérieur de la Pologne par un certain nombre de faits importants parmi

lesquels il faut placer un accroissement considérable de l'influence du clergé, dont de nombreux représentants occupèrent notamment les postes de la Chancellerie royale et par suite exercèrent une réelle autorité dans la direction de la politique générale. Cette action ecclésiastique ne fit que se renforcer quand Ladislas V étant mort en 1434. Son fils et successeur Ladislas VI, âgé de dix ans, fut placé sous la tutelle du cardinal Zbigniew Oleśnicki¹. Deux directions s'opposaient alors dans la politique extérieure polonaise. La première représentait la politique du Piast et des Anjou: appuyée par l'aristocratie cracovienne, elle voulait faire de la Pologne un Etat puissant dans le centre de l'Europe, elle visait la reprise de la Silésie et l'obtention à la Couronne de Hongrie. La seconde se préoccupait de considérations d'intérêt dynastique et spécialement de développer le particularisme lithuanien à l'égard de la Pologne.

La première tendance l'emporta facilement et la politique du Cardinal Oleśnicki plaça, en effet, en 1440 Ladislas VI sur le trône de Hongrie. Le Cardinal entreprit ensuite de faire de la Pologne une grande puissance chrétienne qui pourrait recueillir la succession du Saint-Empire, et pour lui donner un rôle prépondérant, il lui fit prendre en mains la question orientale. „Constantinople qui appelait l'Occident à son secours devait être sauvée non pas par le pape mais par le roi de Pologne, roi de Hongrie“. Manoeuvres, intrigues, actions et réactions diverses se déroulèrent autour de Ladislas VI, soit pour l'encourager à la guerre contre les Turcs, soit pour la lui déconseiller. C'est dans des conditions délicates que le courageux Ladislas VI entreprit la grande expédition qui devait se terminer le 10 Novembre 1444 devant Varna. Ladislas VI et ses meilleurs chevaliers y périrent glorieusement au cœur d'une sanglante bataille qui épouvanta l'Europe et où elle vit, à juste

¹ Je me demande si mon codisciple cadet à l'Institut Lazarew, Alexis Oleśnicki, n'était pas un représentant russifié de la même famille. Son père était universitaire à Kiev et, comme beaucoup de professeurs russes à l'époque, avait une maison à campagne en Crimée, à Alouchta („профессорский угодок“), où le jeune Alexis apprit quelques éléments de Tartare. — A l'émigration, Oleśnicki s'établit à Zagreb et participa, en tant que turcologue, aux travaux de la Jugoslovenska Akademja Znanosti i Umjetnosti.

titre, le présage de la chute de Constantinople. — Ladislas tomba, renversé d'un coup de pique par un vieux janissaire appelé Kodja Khyr. Sa tête, tranchée et montrée aux troupes européennes, provoqua une déroute complète. L'historien Léonard Chodzko raconte que — Mourad, parcourant le champ de bataille en compagnie d'Azeb Bey, son confident, aurait dit à la vue des morts ennemis: „N'est-ce pas une chose étonnante. Voilà toute une armée de jeunes gens, et pas un seul vieillard! — S'il y en avait eu un seul, répondit Azeb Bey, ils n'auraient pas tenté une aussi folle entreprise“.

La tête de Warnieńczyk, placée dans un bocal rempli de miel, aurait été confiée à une confrérie musulmane et se trouverait dans un  balkanique. Grzegorzewski espérait de la retrouver un jour... Il nous parla d'autres choses encore, notamment d'origine ethnique des Chopi, habitants dans le district de Sofia qu'on rencontrait souvent dans les rues de la capitale en leurs caftans blancs aux passements noirs. D'après Grzegorzewski, ils étaient d'origine turke Pettchenegs. Il nous fit faire connaissance d'un Polonais âgé, au nom de Łaszewski, qui fut d'abord scandalisé en apprenant ma qualité de Moskal, mais se montra ensuite très hospitalier quand je lui dis toute ma sympathie pour le pays où je vis le jour et lui racontai que ma mère, orthodoxe fervente (née à Wilno, de père blanc-russien), n'en fit pas moins un pèlerinage à pied de Varsovie à Częstochowa pour remercier La Vierge Miraculeuse d'avoir sauvé mon frère cadet Cyrille¹. Notre Dame de Częstochowa, en effet, était vénérée aussi bien par les Polonais que par les Russes de Pologne. — Au moment de prendre congé du prof. Grzegorzewski, il nous offrit son livre intitulé *Rok Przewrotu* et une étude sur un dialecte dans les Carpathes, curieux mélange polono-turc (je me souviens d'une phrase: „verba — ga zaprowatdi“). Quant au *Rok Przewrotu* il s'y agissait de l'année 1885, celle où la Roumélie Orientale proclama son union avec la Bulgarie (le 6/18. IX). et de toutes les complications internationales qui s'en suivirent. Ce livre d'ailleurs, où l'attitude d'Alexandre III de Russie, désapprouvant la réunion des deux

¹ Après avoir fait la guerre civile, il se retira en Pologne, où, comme nous tous, il naquit, devint citoyen polonais et habite à Kluczbork.

پرفسور چندین سال در آنجا اقامت داشت و مشغول مطالعه بود مذاکرات من با او متمم پربهائی شد نسبت بکتاب پرفسور چکی ایرچک Iretchek که من آنرا در رسچوق مطالعه کرده بودم (ص ۲۵)... و نیز منظره روابط لهستان و ترک را در خاک بلغارستان بما نشان داد مخصوصاً جنگ وارنا Varna که در آن پادشاه لهستان لادیسلاس Ladislas مقتول گردید پرفسور مذکور عقیده داشت که شاید بتواند سراین شاه مقتول را در جائی از خاک بالکان پیدا کند خلاصه آنکه در این جنگ سر شاهرا بریده در شیشه دهان گشادی پر از عسل گذاردند و سلطان آن را برد (ص ۲۹) پرفسور مذکور راجع بخصائص نژادی طایفه شوپی chopy هم عقیده خود را اظهار کرد این طایفه در نواحی ییلاق صوفیه سکونت دارند و غالباً نمونه‌های آنها در پایتخت بلغار با آن لباسهای عجیب سفید زر دوزی شده دیده می شود بنابر اظهارات پرفسور اینها اعقاب قبیله پچنگ Petcheng ترک هستند که سابقاً توسط بلغارها در موقع مهاجرتشان بوسط روسیه جنوبی در امتداد رود دانوب وباللان سوق داده شده اند این دانشمند لهستانی ما را در تکمیل روابط نژادی در هم ریخته بالکان خیلی روشن کرد و با عناصر

Bulgaries, était probablement rappelée, fut saisi par les gendarmes chez Rogalski, à son retour en Russie, à la frontière russo-autrichienne. J'ouvre ici une parenthèse pour dire que, lors de mon stage aux Archives Politiques du Ministère des Affaires Etrangères j'ai eu l'occasion d'étudier le dossier sur la Roumélie Orientale. On y voyait, entre autres, sur un rapport envoyé à S. Pétersbourg de Sofia une annotation de l'Empereur Alexandre III en des termes bien énergiques: „je ne veux plus rien entendre sur ce garnement“ (я не хочу больше ничего слышать об этом мальчишке). Ce „garnement“ c'était le prince Alexandre de Battenberg, impliqué dans „l'affaire“ de 1885. Son tort (il était neveu par alliance d'Alexandre II de Russie) fut d'avoir aussitôt accepté le titre de Prince des deux Bulgaries, du Nord et du Sud. Bientôt après, il dut quitter la Bulgarie.

Ma rencontre avec le prof. Grzegorzewski se trouve mentionnée dans mes souvenirs traduits en persan sous le titre:

ایرانی که من شناخته ام تألیف موسیو نیکیتین ترجمه و نگارش فره وشی (مترجم همایون سابق) با مقدمه دانشمند شهیر معاصر جناب آقای استاد ملک الشعراء «بهار» ناشر کنون معرفت تهران ۱۳۲۹

Comme nous sommes ici entre orientalistes, je prends la liberté de reproduire les passages respectifs:

از نقطه نظر خاور شناسی ملاقات خوشی که در صوفیه با پرفسور Grzegorzewski برای من دست داد این پرفسور اهل کراکوی Cracovie و از ترک شناسان عالیمقام بود و نسب بما مهربانی زیادی کرد و آنچه را که راجع به روح اخوت خاور شناسان درپیش گفتم در اینجا نیز ثابت و ظاهر بود این دانشمند محترم کشور بلغار را در نهایت کمال می شناخت (رجوع شود بکتابش Rok Przewrotu). این

جدیدی که در تشکیل نژادی بالکان داخل شده اند آشنا ساخت (ص ۲۸) خلاصه آنکه از صحبت‌های پرفسور لهستانی استفاده زیادی کردیم و راجع بزبان ترکی هم چیزها شنیدیم مثلاً میگفت یکنوع لهجه ترکی در گالیسی Galicie در کوه‌های کارپات باقی مانده است یعنی تنها مفاصل و بندهای کلمات ترك در آنجا محفوظ مانده در صورتیکه مجموعه لغات آن تبدیل با سلاو شده است و این خود نمونه ایست که طریقه مشی زبانی را که تغییر شکل میدهد و در محیط تازه داخل میگردد ثابت میکند و این موضوعی است که در بالکان تمام نشدنی است. (ibid).

Chose curieuse: même quand je me retrouvai loin des régions habitées par les Turcs ou Tatares, il m'arrivait, dans un endroit de peuplement polonais, de découvrir des vestiges orientaux. Je me rappelle, en effet, que me trouvant chez mon père à Grajewo, à la frontière de la Prusse Orientale, je suis allé à Łyk (nom germanisé alors en Elk), bourgade en Allemagne voisine, parmi les lacs de Mazourie, que le monde entier apprit à connaître au cours du premier conflit mondial, car c'est là que des combats russo-allemands eurent lieu aux dépens des Russes. Or, un de ces lacs porte le nom de Tatar-See comme je me rendis compte ayant acheté en souvenir de ma visite à Łyk une carte postale illustrée. Rentré chez moi, je consultai mes livres pour apprendre que les Tatares, amis des Lithuaniens, participèrent en masse à la bataille de Grünwald (1410) qui se déroula dans ces parages et où les chevaliers Teutoniques furent défaits par les Polono-Lithuaniens et leurs Alliés!

Si je continue à égrener dans l'ordre chronologique mes souvenirs où figurent à la fois la Pologne et l'Orient, je me vois en 1909, à Ispahan, en mission d'études, mon premier voyage en

Perse d'il y a cinquante ans. Je n'ai pas à évoquer ici les splendeurs de l'ancienne capitale que depuis Chardin ne cessèrent de décrire les voyageurs européens. Les images d'Ispahan restent toujours vivantes dans ma mémoire et j'y ai passé des heures inoubliables. Le récent ouvrage de mon grand ami, l'écrivain Seyyed Moḥammed 'Alī Djemāl-zādeh — ^۱سروته يك كراباس او اصنهان نامه — m'a charmé par conséquent tout particulièrement. L'auteur, né à Ispahan, en brosse un tableau bien vivant.

Au cours de mes promenades dans les environs de cette ville, qui garde encore des traits de son prestigieux passé, j'aimais rôder, entre autres, au cimetière de تخت فلاد où il y a des dalles funéraires et des mausolées intéressants. J'y copiai notamment quelques inscriptions tombales russes et parmi celles-ci une dalle russo-polonaise, dont voici la reproduction:

(1) Texte russe: Лета зрѣе Дєка /бра поцію нѣ числа во/лею бією прєста-
вися /въ спагани посланник коро/левского величества /польского ѳєодоръ
/мирановичъ.

(2) Texte polonais: Leży tu Gr/zesznik Th/eodor Mi/ranowicz po/słannik
krula/Ie:M:Polskiego/ decembra 9/1686.

Ce n'est pas une découverte sensationnelle, les relations diplomatiques polono-persanes ont fait l'objet de plusieurs études (cf. *Postowie polscy do Persji* dans *Zarys Dyplomatyki* de Zajączkowski—Reichman, p. 122). Mais il n'est pas sans intérêt de constater que le diplomate polonais (d'origine arménienne) fut enterré par les soins des Russes. M. C. Szlenker qui représentait à Ispahan, où je l'ai rencontré, la maison Szeibler de Łódź, a rédigé une note sur la dalle russo-polonaise publiée dans le „Tygodnik Ilustrowany“ de 1910, nr 22, avec une photographie où, d'ailleurs, il est difficile de déchiffrer le texte. Quant à moi, je fis, le 2. 1. 1952, une communication à la Société Asiatique sur les *Dalles funéraires russes du XVII s. à Ispahan* que je pourrai peut-être un jour publier avec les commentaires historiques voulus.

*

¹ Cf. „Orientalische Literaturzeitung“, 1959, Nr 1/2. Dschamal-zadeh, Mohammed Ali: *Sar o tah-e yek karbās yā Esfahān-nāme* (Anfang u. Ende eines Kattuns oder Buch über Isfahan), 2 Bde. Teheran: Kānūn-e Ma'refat 1336/1957), 214 + 240 S. — Bespr. von B. Alavi, Berlin.

Pendant les années qui suivirent mon retour d'Ispahan et jusqu'au Janvier 1912 quand je repris le chemin de la Perse en compagnie de celle que j'épousai en 1910 et avec qui il me sera peut-être donné de fêter le cinquantième anniversaire de notre mariage, — au cours de ces années, dis-je, rien à relever sur le thème Pologne-Orient, qui m'occupe. J'étais pris tout d'abord par mes affaires de coeur, comme on vient de le remarquer, ainsi que par la préparation de l'examen diplomatique avec le concours de ma femme qui désormais était mon fidèle compagnon en toutes nos entreprises. Je passai l'examen avec succès, ce qui me valut aussi bien un voyage comme „courrier porteur de dépêches“ à Berlin—Paris—Londres, soit trois semaines de séjours agréable en Europe, dans une bonne partie à Paris, ville natale de ma femme, qu'ensuite, ma nomination en qualité de secrétaire-dragman au Consulat de Recht (Guilan), un de nos postes consulaires les plus actifs dans la Perse du Nord, une excellente école pour un débutant, ceci d'autant plus que bientôt, après le départ du Consul en congé, j'eus à assurer la gérance et à faire face à des problèmes compliqués, étant donné l'importance de nos intérêts dans cette province, car, sous le régime de capitulations qui était alors en vigueur, le consul était une sorte de „bonne à tout faire“: juge, notaire, administrateur, etc.

Le district consulaire s'étendait, le long du littoral de la Caspienne, à l'Ouest jusqu'à la frontière russo-persane à Astara et le district du Consulat d'Ardebil, en embrassant par conséquent la province de Talech ختسه طوالش, alors qu'à l'Est il touchait à Mazanderan, et, enfin, au Nord, jusqu'à la ligne du partage des eaux, ou, plus exactement, jusqu'au dernier col dans la chaîne d'Elbours, dans la direction de Kazvine.

La Perse du littoral caspien ne ressemble en rien à celle du plateau iranien. Ce dernier, de couleur ocre, ne vit que dans les oasis ou sur les pentes de montagnes, là où il y a de l'eau. Par contre, c'est le vert qui est la couleur dominante du Guilan couvert de forêts et où des cours d'eau ne manquent pas, à commencer par le majestueux Sefid Roud qui arrive à la Caspienne après un long parcours à travers toute la Perse du N. O. depuis la frontière avec la Turquie.

Guilan est un pays rêvé pour la chasse et la pêche. Il est aussi un foyer de la fièvre paludéenne, مرض میخوامی گیلان برو previent un dicton. J'y contractai une malaria dont les effets ont été persistants pendant longtemps, mais je ne garde pas rancune aux rizières et aux taillis جنگل. Bécassines, faisans, gent aquatique, sangliers, voire des lynxs, des panthères et même des tigres (qui descendaient vers le Sud si l'hiver était rude en Transcaucasie et la Transcaspienne), mais je ne rivaliserai pas avec Tartarin et ne prétendrai pas avoir chassé les grands félins. Je n'oublierai jamais la grande baie de Mordab, où pullulaient les canards de toutes sortes, des cygnes et des pélicans, alors que dans les impénétrables roseaux, qui encandrent cette magnifique pièce d'eau, grouillaient les sangliers, fort à l'aise puisque les musulmans ne les chassaient pas, n'étant pas consommateurs de leur chair pourtant délicieuse à notre gout de کافر. Je signale, en passant, que les poissons sans écailles sont aussi حرام si bien que dans le contract de concession pour les pêcheries Lianozow on prévoyait que les شلات au installations de pêche fluviale en étaient exemptés, les poissons avec écailles restant ainsi réservé à la consommation indigène. Je cours cependant le danger de m'éviter de mon sujet, le Guilan offrant une grande richesse d'impressions, comme on peut s'en rendre compte d'après la citation que j'emprunti à mon étude:

درویش روسی بقلم باذیل نیکیتین باهتمام سید محمد علی جمالزاده
از انتشارات مجلهٔ یغما طهران مهر ماه ۱۳۳۴ چاپخانهٔ مجلس (ص ۱-۱۵)

Il s'agit de poète Vélémir Khlebnikow qui vient au Guilan avec un détachement d'armée rouge. Son poème — *La trompette de Goul Molla* („Труба Гуль Муллы“) — rend bien son état d'esprit et doit être considéré comme un rare témoignage poétique russe concernant la Perse.

«وی در بهار ۱۹۲۱ با سمت «ناطق رسمی» عازم گیلان گردید
و وظیفهٔ رسمی او سخنرانی در دستجات قشون سرخ بود که بی‌هانه

بشنوم بنای آواز خواندن را گذاشتم بطوریکه ایرانیانی را که در آن جا حضور داشتند بتعجب در آورد آنگاه نیم ساعت تمام برادرانه با امواج در نبرد بودیم

C'est en rangeant les archives du Consulat de Recht que je trouvais dans un de volumes qui contenaient les minutes des rapports, adressés par ce poste au Ministre à Téhéran, des pièces rédigées en français sous la signature de A. Chodzko, datées des années du milieu du XIX s. Je n'ai pas pris note de leur teneur, ce que je regrette vivement, mais le souvenir que j'en ai gardé n'en est pas moins vivant, car je me rappelle d'avoir été frappé par la différence entre le rôle du Consulat du temps de Chodzko et celui où j'y étais débordé par mes multiples obligations. *Quantum mutatus ab illo!* Il n'y avait alors aucune concession russe au Guilan, nombreuses par contre de mon temps. Le port d'Enzeli (Pehlevi actuel), la route carrossable reliant le littoral de la Caspienne au plateau iranien; la banque; les concessions forestières, etc. etc., datent, en effet, de la fin du XIX et des débuts du XX s. L'industrie pétrolière de Bakou qui provoqua un mouvement de la main d'œuvre persane vers le Caucase où commençait un remarquable essor économique, tous ces indices d'influence russe croissante ne se manifestaient pas quand Chodzko était au service consulaire de Russie. L'administration persane, de son côté, était plus libre dans son activité que plus tard, quand le Consul de Russie prenait de plus en plus de l'importance. Les avances consenties à des propriétaires terriens par la banque russe contribuèrent à la création d'une catégorie particulièrement préoccupante celle de *تحت حمایت* ou de „protégés“ du Consulat. Les crédits accordés par la banque étaient garantis par les propriétés de débiteurs à la compagne. Dès lors, toute démarche des autorités persanes et Dieu sait à quel point celles-ci étaient corrompues, avides et désireuses de s'enrichir rapidement pour rentrer dans les frais que leur coûtait la nomination sous le régime en vigueur à l'époque des derniers Qadjars, si bien que chaque apparition

مساعدت به جنگلیها¹ بایران اعزام شده بود وی ورود خود را بایران در نامه ای بخواهرش از این قرار توصیف میکند: «در هوای آرامی که بمنزله نوشخند بتمام نوع بشر بود بر کشتی «کورسک» نام سوار و بجانب جنوب رهسپار خاک ایران شدیم برف تیره فام که کوهستان را در زیر گرفته بود نگاه پیامبرا بخاطر میآورد نگاهی که در زیر ابروان ابرها پنهان باشد نقش برفین در قتل مانند فکررفیعی بود در ژرفنای چشمان خدا و دیدگان جدی اندیشه بزرگواری بخاطر میآورد اعجاز لاجوری ایران برفراز دریا آویخته بود و حرس گسترده با امواج بیکران سرخ و زرد انسان را بیاد دنیائی میانداخت که پایان نداشته باشد انزلی خوش پذیر الطرافه های ایتالیای جنوبی را بخاطر میآورد کوههای سرتا پاسیمگون بالا تر از ابرها کاروانی از پرندگان دریائی باگردنهای دراز پرواز آمد آب رودخانه با امواج دریا متصادم گردید و رنگ سبز و زردی بوجود آورد بشتاب بجانب دریا روان شدم تا زمزمه مقدس آن را

¹ Les جنگلی formaient sous le commandement de Mirzā Koutchik Khān une organisation patriotique et révolutionnaire ayant pour but de „bouter“ les étrangers hors de la Perse. Ils avaient laissé pousser leurs barbes et cheveux qu'ils ont juré de ne pas couper tant que leur but ne sera atteint. Cf. *The Adventures of Dunsterforce*, by Maj. G. L. C. Dunsterville, CB, CSI, London, 1920 et دختر رعیت par Beh-Azīn 1330/1951.

d'un *فرّاش* du gouverneur ou d'un autre fonctionnaire provoquait quasi-automatiquement des plaintes des paysans pressurés qui s'adressaient aussitôt au Consul et, dans des cas plus graves, venaient en foule se mettre en *بست* (asile) sous le drapeau russe. La route, de construction russe, était considérée comme extraterritoriale et de ce fait tout ce que pouvait y arriver relevait aussi du Consulat, etc., etc. J'arrête cette énumération qui pourrait alimenter bien des pages. Chodzko, heureusement pour lui, n'avait pas à faire face à toutes ces complications. Il se plaignait seulement du mauvais climat du marécageux Guilan et en été changeait de résidence en se rendant au village de Aq Evler, dans le Talech montagneux sur les confins d'Ardebil. Les relations postales aussi laissaient beaucoup à désirer. Les bateaux venant de Bakou étaient souvent empêchés d'aborder Enzeli à cause de la barre difficile à traverser surtout par les intempéries de l'hiver et rebroussaient le chemin avec le courrier qui se faisait attendre parfois des semaines. Dans la direction de Téhéran les transports, donc les relations avec la Légation, n'étaient pas meilleurs.

Je ne connais pas la biographie de A. Chodzko et ne sais pas comment a commencé et fini sa carrière consulaire au service de la Russie, mais j'eus l'occasion de consulter au Département des manuscrits à la Bibliothèque Nationale un ensemble de lettres persanes, une trentaine, qui y figurent sous son nom. J'ai pu ainsi me rendre compte que le style de ces lettres adressées par des Persans au Consul Chodzko différait sensiblement de celui des lettres ou *عريضه* (requêtes) que je recevais au même titre. Les lettres de la collection Chodzko étaient bien moins humbles et obséquieuses, trahissaient moins un état d'infériorité, que celles que les Persans écrivaient quelques décennies plus tard, quand le prestige et l'autorité du Consul de Russie avaient grandi, comme je le dis plus haut, au fur et à mesure que l'influence russe se faisait sentir dans tous les rouages de l'administration persane. Je n'ignore pas non plus les travaux orientalistes de Chodzko: notamment l'ouvrage intitulé *Specimens of the popular poetry of Persia*, (London, 1842) et ses *Etudes philologiques sur la langue kurde* — dans le „Journal Asiatique“ (série V, t. IX, p. 297 et ss., 1853). Il est curieux de remarquer que tous les deux nous avons été à Recht et plus tard, tous les deux aussi nous sommes intéressés

aux Kurdes (ce qui d'ailleurs, dans mon cas s'explique par mon séjour à Ourmiah de 1915 à 1918).

On ne s'étonnera pas si, avant de quitter Recht, je rappelle d'un mot Zosia, la Polonaise que je rencontrai là bas. J'échangeais quelque fois avec elle des phrases en polonais. Zosia était venue à Recht comme blanchisseuse, engagée par le Consul. Elle est vite devenue femme du „вахмистр“ Сапрыкин, cosaque de Kouban, qui commandait la garde du Consulat. Zosia me faisait penser à Kasia, notre cuisinière en Pologne et ma nourrice Marynka, qui me chantait — *Wlazł kotek na płotek — ou — Krakowianka jedna miała chłopca z drewna...* N'est-ce pas de ces petits riens qu'est faite la trame de nos souvenirs?

*

Pendant la première année de mon service à Recht (1912), „Son Excellence“ Poklewski—Koziel, diplomate de carrière, d'une riche famille de la région d'Oural, était notre Ministre à Téhéran. Vers l'automne 1911, les rapports russo-persans travaillaient une crise aiguë due à l'intention du gouvernement de Téhéran d'organiser une gendarmerie „financière“ dans le Nord du pays, commandée par le Maj. Stokes, attaché militaire anglais et recevant ses directives de M. Shuster-Morgan, Conseiller au Ministère des Finances, ancien haut fonctionnaire des U. S. A. aux Philippines. Le gouvernement russe s'opposa à ce projet, surtout étant donné le rôle que serait appelé à jouer un officier anglais, dont les sentiments russophobes étaient bien connus et au surplus son intervention éventuelle dans la zone d'influence russe eut été contraire à l'accord anglo-russe de 1907. Tant et si bien que finale — un ultimatum russe fut présenté au Gouvernement persan et, d'autre part, un mouvement antirusse se manifesta à Tauris et à Recht, ce qui, à son tour, aboutit à l'envoi en Perse au Nord des troupes russes, à des conflits armés avec les patriotes persans, à des arrestations, à l'institution des cours martiales et à des pendaisons. Mon propos, d'ailleurs, n'est pas de m'attarder ici sur toutes les circonstances qui envenimèrent sérieusement la situation à la fin de 1911 et au début de 1912. On comprend bien à quel point M. Poklewski était mal à l'aise,

d'autant plus que le conflit russo-persan était au fond une mésentente russo-anglaise alors que l'accord de 1907 sur la délimitation des zones d'influence était conclu pour éviter dorénavant tout frottement entre l'Ourse et la Baleine et que le Ministre de Russie personnellement était amicalement disposé à l'égard de son collègue anglais, pour avoir été en poste à Londres, Conseiller d'Ambassade. Or, mon „patron“ à Recht, M. Nékrassov, était d'un tempérament tout différent et nettement antianglais. Son poste précédent était au Seïstan, d'où on surveillait les agissements britanniques en Afghanistan et avant d'avoir été là aux écoutes, Nékrassov a été à Bombay, où, paraît-il, (j'en ignore le bien fondé), il s'était mis en rapports avec les Ismaélites pour contre-carrer les Britanniques, qui cherchaient à créer un réseau d'agents dans les milieux ismaélites au Boukhara, „protectorat“ russe en Asie Centrale, etc., etc. Nommé à Recht, Nékrassov s'employa aussitôt à donner de l'essor aux intérêts russes et trouva dans la personne d'un Géorgien, vaguement agronome, un instrument commode pour corser à l'aide des concessions, forestière et agricole, l'influence russe. Les contrats passés à cet effet avec des beks de Talech n'étaient peut-être pas irréprochables aux yeux des autorités persanes, mais Nékrassov ne s'en souciait guère. Bref, M. Poklewski avait à faire face non seulement à l'affaire Shuster-Morgan/Stokes, mais aussi à prodiguer des apaisements au Gouvernement persan quant à l'exploitation des richesses forestières et rizières dans le Talech. Il réussit à faire partir Shuster-Morgan, qui, furieux, se vangea en publiant sans tarder un livre au titre de *Strangling of Persia*, acte d'accusation virulent de la politique russe, dans lequel, comme il se devait, l'activité de Nékrassov fut qualifiée de „furor consularis“. Je ne m'arrête pas sur le fait que Shuster-Morgan lui-même eut une conduite dictatoriale vis à vis du gouvernement persan, qui ne demandait certes pas tant de zèle contre la Russie, après tout pays voisin, avec qui on pouvait toujours palabrer à l'orientale, sans fin.

Rien d'étonnant dès lors que M. Poklewski, en passant par Recht pour se rendre à S. Petersbourg en 1913, après tous ces ennuis, limita au strict nécessaire sa rencontre avec le Consul récalcitrant et pour le reste s'adressa à moi. C'est ainsi qu'il fit la visite protocolaire au Gouverneur, l'excellent et spirituel Mo-

fakher-oud-Dowleh, en ma compagnie, m'ayant auparavant remis le diplôme de Lion et Soleil pour me récompenser dit-il, de mon travail depuis plus d'un an. Je savais, d'ailleurs, ayant quelques antennes au Ministère, que M. Poklewski n'était pas *persona grata* aux yeux du Département Asiatique, alors que Nékrassov y avait des appuis très bienveillants. Ainsi, dès mes premiers pas, je compris qu'il ne suffit pas d'être bien ou mal noté officiellement pour des raisons de service mais qu'il faut avoir des amis dans les coulisses du Ministère. Une sorte de comptabilité double?

*

Dans mes mémoires traduits en persan, déjà cités plus haut, je n'ai pas caché ma façon de penser en ce qui concerne l'activité de M. Nékrassov:

وقتیکه فعالیتات M. N. را در رشت بخاطر میاورم با اینکه انرژی و حس ملی او را قابل تمجید میدانم بی اختیار افکار ناگواری در مغز من تولید میشود کار عمده این مرد این بود که پیوسته بیک مقاطعه کار گرجی موسوم به خوشتاریا مساعدتهای بی موردی میکرد و امتیازات مهمی برای او میگفت از قبیل امتیازات فلاختی و جنگلی و راه سازی و غیره شاید قونسول ما دلایل موجهها هم نداشت که خوشتاریا را بدیگری ترجیح دهد خیال میکنم که روزی خوشتاریا در لحظ مناسبی بقونسولخانه آمده و M. N. هم همیشه مایل بود کارهای خود را با اهمیت جلوه دهد باین صدر برآمده است که به ایرانیان و انگلیسها ثابت نماید که در گیلان ثروتهای طبیعی استخراج نشده بعد وفور موجود است که باید برای بدست آوردن آنها سرمایه

وقوه ابتکار روس را بکار انداخت یکی از امتیازات عمده ای که این قونسول برای خوشتاریا گرفت در ولایت طالش بود... اما گرفتن این امتیازات خالی از اشکال نبود و معترضین به طهران شکایاتی کردند... در ایران اسناد ملکی اعتبار درستی نداشت مخصوصاً در نواحی دور افتاده که وضع ملوک الطوائفی داشت (ص ۱۰۱ و ۱۰۲)^۱

J'en arrive maintenant à une période au cours de laquelle je n'ai presque rien à dire sur le thème qui est à la base du présent article. Après avoir passé quelques mois à Tsarskoïe Sélo pour me soigner à S. Pétersbourg de la malaria contractée à Recht, nous sommes retournés en Perse vers le début de 1915. Je n'ai pas fait long feu à Tauris en tant que Secrétaire du Consulat Général. En effet, dès que la situation militaire l'a permis, je reçus l'ordre télégraphique du Ministère m'invitant à me rendre à Ourmiah pour y rouvrir le Consulat abandonné en hiver 1914—15 et mis à feu par les Turcs, c'est ce que je fis sans retard.

Les années (1915—1918) passées aux confins du Kurdistan sur le front de guerre russo-turc n'ont pas été, on se l'imagine facilement, de tout repos, mais en même temps si remplies d'événements appelant des reflexes rapides et une vigilance de tous les instants que je m'en souviens avec plaisir, ainsi que ma femme, fidèle compagnon *for the worse and the better*. Aucune rencontre polonaise donc, sinon la constatation qu'à l'entrée en Azerbaïdjan sur l'Araxe la première station du chemin de fer Djoulfa-Tauris porte le nom de Podgourskaïa. Il perpétuait le souvenir de l'ingénieur polonais qui joua un rôle principal dans la réalisation de cette concession ferroviaire. Les rails posés au cours de 1915 de la frontière russe

¹ Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que le traducteur n'a pas toujours rendu fidèlement ma pensée (il ne s'agit pas de passages cités) si bien que seul le texte français *L'Iran que j'ai connu* conservé à l'Ecole des Langues Orientales à Paris fait foi.

à Tauris, avec un embranchement de Sofian à Cherefkhaneh sur le lac d'Ourmiah, facilitèrent les opérations militaires. C'est pendant celles-ci, notamment lors de „l'offensive Kérénsky“ en Juillet 1917, qu'il m'est arrivé de rencontrer des Polonais. J'accompagnais le Général Prince Vadbolsky dans sa tournée sur le front de notre avance. Arrivé, après un long parcours à cheval à Baneh, bourgade kurde vide d'habitants, je fus heureux de me rendre au *hammām* et quelle n'était pas ma surprise quand je compris d'après son accent que le soldat qui avait la charge du bain était un Polonais. Sa surprise n'était pas moindre quand je lui adressai la parole en sa langue maternelle. Cette petite scène émouvante est restée gravée dans ma mémoire. Je n'ai pas non plus oublié que sur le front de bataille livrée contre les Turcs, à laquelle j'assistai en spectateur regardant la vallée de Sirvan Sou qui servait de théâtre de guerre, nos troupes comprenaient, entre autres, un régiment de gardes frontière, commandé par un Colonel Polonais, dont le nom m'échappe, mais j'ai retenu celui de son aide-de-camp, le lieutenant Kondratowicz. C'est chez eux que nous avons passé avec Vadbolsky les deux nuits. Simple troupier à Baneh, officier sur le front, images fugitives, quasi instantanées, mais à qui le temps écoulé et le cadre dans lequel elles se sont projetées, si loin du pays natal, me rendent bien pensif, quand j'évoque ces instants. Certes, j'aurais pu emboucher ici la trompette de la Victoire remportée alors sur les Turcs, mais ce sont les gémissements de blessés évacués dans les civières fixées entre deux mulets que nous avons dépassés en chevauchant au retour dans la nuit. Je ne peux les oublier, comme je vois aussi toujours ce brave caporal Turc fait prisonnier que j'interrogeais aux côtés du Général Vadbolsky et entouré de nos cosaques et soldats. Notre attaque de Juillet 1917 dans la direction de Pendjvin—Souleymaniyeh avait pris les Turcs de court et ils jetèrent à la hâte contre nous même les soldats encore en convalescence et sans aucun service d'intendance. Or, nos troupes étaient déjà influencées par la révolution et leur ardeur combattive était bien modérée. „Comment se conduisent vos *askers*?“, demandai-je exprès au prisonnier. Il se redressa comme mu par un ressort et me répondit: „je suis *on-bachi* (caporal), l'*asker* m'obéit, et moi j'obéis à mon *tchaouch* (sous officier) qui à son tour, exécute les ordres du

mulazim (officier) et c'est cela le devoir militaire. "وبو عسكر لك در". Cette réponse provoqua un long „ah“ d'étonnement chez les nôtres qui nous écoutaient... — C'est sur cette note qui reflète si bien „la grandeur et la misère“ militaires que je mets le point à mes souvenirs de 1917, pour dire maintenant quelques mots qui se rapportent déjà à l'émigration, à Paris, où nous arrivâmes en Juillet 1919 de Téhéran, via Bakou—Batoum—Istanbul—Tarente—Rome.

*

Si, jusqu'ici, mes „reminiscences“ peuvent, au gré d'un lecteur exigeant, apparaître incohérentes et s'attacher à des points d'inégal intérêt par rapport à leur énoncé, elles le doivent au caractère saccadé de mes déplacements avant l'émigration. Aussi paradoxal, en effet, que cela puisse sembler, c'est après notre arrivée à Paris en Juillet 1919 que l'existence est entrée pour moi dans une phase dépourvue de changements, et c'est à partir de ce moment là aussi que mes relations „polono-orientales“ assumeront un caractère continu grâce à mes contacts suivis avec les orientalistes polonais. Je regrette de ne pouvoir établir une chronologie précise de ma première rencontre qui a servi de point de départ. Je crois me rappeler d'avoir fait le premier pas en écrivant en turc au prof. Kowalski à Cracovie. J'évoquais dans ma lettre le souvenir de ma rencontre en 1907 avec le prof. Grzegorzewski et exprimais le désir d'entrer en relations avec l'orientalisme polonais. Nous avons dû échanger plusieurs lettres au cours des premières années de 1920 car je possède l'ouvrage du prof. Kowalski *Turecja powojenna* avec une dédicace amicale en date du mois de Juin 1925, où il relate ses impressions de voyage effectué en 1923—24. Depuis ce temps nous n'avons jamais (sauf pendant la guerre) interrompu notre correspondance et l'échange de nos études. En 1931, nous nous sommes rencontrés à Leyde, lors du XVIII Congrès International des Orientalistes, et avons passé ensemble une soirée inoubliable chez le regretté grand slavisant hollandais, le prof. N. van Wijk, en compagnie des MM. Stasiak, Kuryłowicz et des confrères néerlandais, van Arendonk dans le nombre. Ce doit être vers la même époque que je fis connaissance du prof. A. Gawroński venu à Paris. Ce grand savant, avec sa fine tête

d'intellectuel et sa conversation pleine de charme et semée de pointes d'ironie, m'avait produit une forte impression. Les sujets de conversation ne nous ont pas manqué, mais plus particulièrement il a été question des *Quatrains* d'Omar Khayyam que Gawroński était en train de lire quand j'étais venu le voir dans une pension de famille aux abords de l'Avenue de l'Opéra. Je garde précieusement sa remarquable traduction en vers, d'une précision et d'une élégance inégalables, de cette oeuvre classique, en quelques dizaines de quatrains choisis. Nous avons été ensemble à une réunion de la Société Asiatique. Sur sa demande, je lui ai procuré, grâce à un ami breton, une adresse dans le Morbihan, notamment à Porte Navallo, où il est allé se reposer et, en même temps, chercheur infatigable, s'intéresser à la langue bretonne.

MM. Kowalski et Gawroński avaient envisagé la possibilité pour moi de venir en Pologne pour y travailler sur le terrain orientaliste, mais ces intentions restèrent à l'état de projets, et d'ailleurs, quelles que soient mes attaches polonaises, je ne voulais pas m'en aller de Paris, dont je n'ai pas besoin, en m'adressant aux Polonais, de vanter le climat intellectuel sans pareil. C'est probablement sur l'intervention de Kowalski que le prof. Wędkiewicz publia la traduction polonaise de mon article *Kwestia kurdyjska a Mosul*, (dans „Przegląd Współczesny“, nr 50 et 51, 1926). J'étais aussi en rapports avec le prof. Ladislas Kotwicz qui, en 1933, en sa qualité du Président de la Société Orientaliste Polonaise me fit savoir que cette savante Compagnie m'élut pour son membre étranger. C'est à ce titre que le „Rocznik Orientalistyczny“ m'offrit une large hospitalité dont je n'ai pas manqué de profiter.

Je ne saurais oublier que j'eus l'honneur de faire connaissance à Paris de Madame Hélène de Willman-Grabowska qui pendant sept ans (1921—1927) enseigna le saserit et le pali à l'Ecole des Hautes Etudes. Sur la grande photographie prise au Magdalen College à Oxford, lors du XVII Congrès des Orientalistes, je suis assis par terre, à droite, aux côtés de M^{me} W. Grabowska. C'est à Oxford que je rencontrai aussi le prof. Z. Smogorzewski.

D'autres noms d'orientalistes polonais avec qui j'étais en rapports ne peuvent être passés sous silence: M. M. Marian Lewicki, E. Słuszkiewicz, M. Mollé tous se sont montrés toujours fort

aimables à mon égard. Et au cours de ces dernières années, c'est avec M. M. A. Zajaczkowski, et F. Machalski que j'entretiens une correspondance régulière. Mon énumération eut été incomplète si je ne nommais pas J. Przyluski, professeur au Collège de Frances mort sous l'occupation. Il était président d'une petite Société intime d'Etudes Paléoméditerranéennes, qui avait son siège à l'Institut de Phonétique de l'Université de Paris, dont le Directeur, le prof. Fouché, était son viceprésident. La guerre interrompit brutalement notre activité qui portait sur la couche pré-indoeuropéenne en Europe. M. Dumézil, qui est maintenant titulaire de la chaire de Civilisation indoeuropéenne au Collège de France, le baskologue Lacombe, un Letton, un Arménien (J. Zavieriev), un Tcherkesse (Ali Bek Namitok), deux Russes (A. Baschmakoff et moi) constituaient cette Société, dont M. Jean Leune (tombé sur le champ d'honneur, aviateur) et moi assurons conjointement les fonctions de Secrétaire — Trésorier. Nous avons quelques membres étrangers, notamment M. M. Przeworski et Zmigryder-Konopka en Pologne, Bleichsteiner à Vienne, Buda à Berlin. L'unique témoignage d'activité de cette Société qui eût connu, je suis persuadé, une destinée scientifique intéressante, figure dans la revue „Georgica“ publiée à Londres par W. E. D. Allen (auteur de l'ouvrage *A History of the Georgian People*, esprit ouvert à beaucoup de problèmes l'ethnologie entre autres). C'est un succinct compte-rendu que j'avais rédigé, paru en automne 1937 sous le titre *The Society for Palaeo-Mediterranean Studies* (dans „Georgica“ Nr 425, p. 322—323).

J. Przyluski, qui accepta la présidence de la Société (fondée en 1936) en assura la tenue scientifique et l'anima de ses théories hardies. C'est avec une profonde tristesse que je me rappelle cet homme d'extrêmes courtoisie et modestie, prématurément arraché à la Science. C'est le même sentiment que j'ai éprouvé en mentionnant d'autres disparus.

*

Que dois-je conclure en terminant ce rapide aperçu? M'expliquer à moi même.

Sans verser dans un déterminisme géographique suranné, il faut reconnaître que le „genius loci“, la „petite patrie“, laissent

sur nous une empreinte ineffaçable pour toute la vie. Elle se confond généralement avec les contours que nous imprime la Patrie (Ojciec, ojczyzna; отец-отечество) et les deux ensemble forment notre conscience patriotique. Il y a, cependant des cas où cette superposition, cette fusion, ne se produisent pas. Tel est mon cas, celui de quelqu'un né en Pologne, mais de père russe. Comparable à celui d'un Polonais, né en Russie, de père polonais.

Certes, j'aime entendre et parler moi-même polonais et j'en garde l'accent qui surprend mes compatriotes. Je goûte les vers de Mickiewicz et de Słowacki. Chopin me berce et évoque les paysages de mon enfance. *Gdybym ci ja była słoneczkiem na niebie...* Je n'oublie pas les noms de mes camarades polonais d'école avec qui il nous était interdit de parler en leur langue. Ils étaient quatre: Masłowski (à qui j'étais vaguement apparenté), Dziewulski, Smotrycki et Kaczyński, ceux de la promotion de 1904, du VI „gymnase“ de Varsovie, situé dans le Krakowskie Przedmieście, face à la rue Królewska...

Mais, en même temps, je me délecte de la poésie de Pouchkine et de Lermontov. Les nuances, la richesse de la langue russe m'enchantent, et quand j'écoute les *Danses polovtsiennes* un état d'âme singulier s'empare de moi. Le sang russe parle dans mes veines. Je me sens profondément Russe. Je suis envoûté par les espaces eurasiens¹. Parmi mes peu nombreux écrits russes, j'aime le mieux *Иран, Туран и Россия*, étude où j'accentue les traits eurasiens de notre tempérament national: la simplicité nomade touranienne, la recherche de Dieu, la خداجوی, бого-искательство iranienne. Et mon article *Путы Евразии*, inspiré par la vision, en Avril 1915, du régiment de Cosaques de Transbaïkalie (Bouriates et Russes) au pied de l'Arc, citadelle mongole à Tauris, qui a vu défiler, quelques siècles auparavant, les cavaliers de Houlagou; les mêmes petits chevaux, les mêmes lances, les mêmes têtes d'hommes...

¹ Le mouvement „eurasien“ fut lancé à l'émigration, au début des années 1920 par le Prince Nicolas S. Troubetzkoï, avec ses brochures „Исход к Востоку“, „Наследие Чингизхана“, etc. Il eut à ses côtés le philosophe et historien L. P. Karsavine, le géographe P. N. Savicki, le théologien Florovski, le musicologue P. P. Souvtchinski et d'autres. J'en étais „compagnon de rout“. Il prit fin après la mort de Troubetzkoï à Vienne où il occupait la chaire de Jagić.

Dans mon esprit, d'ailleurs, le Polonais et le Russe ne se dressent pas l'un contre l'autre. Pour moi — Лях et Moskal sont des noms forgés de nos fautes historiques communes. A mes yeux Polonais et Russes se ressemblent plutôt beaucoup, tout en appartenant à des cycles culturels différents.

La même insouciance, la même témérité, le même sentiment d'inquiétude. Nos poètes ne rendent-ils pas le même son? :

Dalej z posad, bryło świata,
Nowymi cię pchniemy tory...

et

Честь безумцу, который навесит
Человечеству сон золотой...

Bref, j'estime que nous devons arracher les pages stupides de notre histoire et, solidaires des autres Slaves, contribuer à un meilleur avenir de notre Vieux Monde.

Paris, le 25 Mai 1959.

P. S. En rangeant les tirés-à-part en ma possession, j'ai été heureux d'en trouver un que le Prof. A. Gawroński m'a offert en Octobre 1925¹, ce qui précise la date de notre rencontre à Paris un peu auparavant, je crois c. à. d. en 1924, ainsi que l'article nécrologique du Prof. K. Nitsch² qui m'a rappelé que A. Gawroński m'a donné aussi, en 1926, son *Aśwaghosza, Wybrane pieśni epiczne, przekład z saskrytu*.

Dans son article *Miedzy Wschodem i Zachodem* (je cite d'après le Prof. K. N.): „jest tu przeciwstawienie dwu kultur: indyjskiej, która osiągała równowagę przez kołysanie się między ostatecznościami i europejskiej, której ideałem umiar, między niemi stała Rosja, która nie zdołała utrzymać swego rozwoju we właściwych sobie formach“. — Et il me revient à l'esprit que cette façon de voir du Prof. A. Gawroński s'harmonisait parfaitement avec le credo „eurasien“ dont je partageais à l'époque plus d'un postulat et m'entretenais probablement dans ce sens avec A. Gawroński.

¹ Odbitka z „Przeglądu Współczesnego“, nr 26, czerwiec 1924. *Miedzy Wschodem i Zachodem*.

² Kazimierz Nitsch, *Andrzej Gawroński*, „Przegląd Współczesny“, nr 58, 1927.

TOMASZ MARSZEWSKI

REMARQUES SUR L'ÉTAT DES RECHERCHES CONCERNANT LES CONTACTS ENTRE LES PEUPLES DE L'ASIE ET DE L'AMÉRIQUE PRÉCOLOMBIENNE

En observant dans les derniers temps la polémique sur la question de la genèse des cultures précolombiennes de l'Amérique on a l'impression que la période des discussions poussées à l'extrême entre l'orientation isolationniste et l'orientation diffusionniste, appartient déjà au passé. Il semble que hors de multiples interprétations souvent encore très différentes, hors de la façon, parfois assez fragmentaire et schématique, d'aborder le sujet, on voit un point de vue sans préjugés se frayer la voie et devenir de plus en plus objectif en s'accommodant souplement aux matériaux qui s'accumulent toujours.

L'énonciation suivante d'Ekholm¹ est fort caractéristique pour cet état des choses: „There is nothing worse than to be labeled an extreme diffusionist, while most of us, I firmly believe, have become something on the order of extreme independent-inventionists“. Ainsi chez cet auteur² qui peut être considéré comme un diffusionniste modéré nous lisons: „... my hypothesis is not that the American civilisations were derived *in toto* from those of Asia nor that all and every significant development in America must be traced back to outside sources“.

Aussi, parmi les isolationnistes il n'y a aujourd'hui que peu de tel qui rejetteraient complètement la possibilité du fait que cer-

¹ Ekholm F. Gordon, *The New Orientation Toward Problems of Asiatic-American Relationships*, New Interpretations of Aboriginal American Culture History, 75 th Anniversary Volume of the Anthropological Society of Washington, Washington 1955, p. 95/96.

² Ekholm F. Gordon, *A Possible Focus of Asiatic Influence in the Late Classic Cultures of Mesoamerica*, „Memoirs of the Society for American Archaeology“, Number 9, 1953, p. 72.